

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François COPPEE

Pages oubliées : François Coppée et sa Mère

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 530-533

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## PAGES OUBLIEES

François Coppée et sa Mère.

Ma mère approchait de la quarantaine, quand elle me mit au monde. Elle avait eu, dans sa jeunesse, m'a-t-on assuré, beaucoup de fraîcheur et d'éclat ; mais le seul portrait qui existe d'elle fut fait peu d'années avant sa mort, et, dans les plus lointaines profondeurs de ma mémoire, son visage ne m'apparaît que déjà touché par l'âge. Ceux qui ont connu leur mère jeune et belle éprouvent-ils une douceur particulière à se la rappeler ainsi ? Je ne sais. Pourtant, selon moi, ceux-là sont privilégiés dont les premiers regards virent, penché sur leur berceau, un front marqué par la fatigue de vivre, et à qui leur mère sembla toujours une vieille mère. Le souvenir qu'ils gardent d'elle est, sinon plus cher, du moins plus sacré, et ce que la vieillesse a de vénérable s'y ajoute à ce que la maternité a d'auguste.

Ce méchant bouquin, dont se servit ma mère pour m'enseigner l'art si difficile de la lecture, ce livre qu'elle-même possédait déjà, du temps qu'elle était écolière, me fait donc songer qu'elle a été une petite fille. Mais je ne puis m'imaginer ses jeux et ses travaux d'enfant, pas plus que ses rêves de jeune fille ou ses joies d'épouse bien-aimée. Je ne veux voir en elle que *ma maman*, ma *vieille maman*.

Il me semble que je manquerais au quatrième commandement du Décalogue : « Tes père et mère honoreras », et qu'un peu du tendre respect dont ma pensée enveloppe la chère image de ma mère, s'évanouirait, si je me la représentais un seul instant hors de sa fonction maternelle et sans les premiers cheveux gris et les quelques rides qu'elle avait déjà, quand j'étais tout petit.

Il faudrait une plume exquise et légère, que je n'ai pas ; il faudrait choisir des mots aériens pour exprimer ce sentiment pieux et jaloux, ce scrupule délicat, cette nuance d'âme. Je n'en puis donner une idée qu'en rappelant le mystère de la foi chrétienne, si touchant et si profond qui entoure la mère de Jésus d'une pureté idéale. Oui, pour celui dont le cœur est vraiment filial, sa mère est une immaculée !

D'ailleurs, n'est-il pas tout naturel que je l'évoque seulement sous les traits d'une mère, celle pour qui je ne fus jamais qu'un enfant ?

Quand elle mourut, elle avait soixante et onze ans, et j'en avais trentre-trois. J'étais donc un homme, un homme ayant vécu, travaillé, joui, souffert, traversé vingt fois la flamme des passions, un homme resté fidèle, sans doute, à ses devoirs principaux, mais coupable de bien des fautes, hélas ! et sans innocence.

Certes, ma mère le savait. Elle avait connu tous mes effort pour me donner du courage, mes faiblesses pour les accuser ; elle avait pris sa part de mes joies, m'avait consolé dans mes heures de détresse. Mais si, femme de virile intelligence et de jugement haut et sûr, elle me parlait comme à un homme quand je lui demandais un conseil, je redevenais pour elle, — adorable illusion ! — son enfant, son pauvre petit enfant, quand je n'avais besoin que de son amour.

Je ne me souviens pas seulement ici des instants où je défailtais sous la peine, et où je ne trouvais de soutien qu'en embrassant ma mère et en séchant sur sa joue mes yeux brûlés de larmes, comme au temps où elle me portait dans ses bras. Non, c'était encore dans le cours ordinaire de la vie, c'était dans les mille riens de chaque jour que mon excellente mère me traitait comme dans mon premier âge, et m'en attribuait naïvement l'imprudence et la maladresse.

« Fais attention à la marche en bas de l'escalier... Prends garde d'attraper froid... Je suis sûre que tu as encore oublié ton mouchoir. »

Je plains ceux qui reçoivent avec impatience, sans un sourire attendri, ces recommandations puérides. Elles m'ont toujours ému jusqu'au fond du cœur. D'ailleurs, plus qu'un autre peut-être, je fus l'objet de ces menus soins. Car, dans ma jeunesse, j'éprouvai à plusieurs reprises d'assez graves accidents de santé, et alors ma mère s'occupait de moi non seulement comme d'un enfant, mais d'un enfant malade.

Un hiver, les médecins m'envoyèrent dans le Midi, mais je trouvai ma pauvre maman si changée après quelques mois passés loin d'elle, que l'année suivante, étant encore souffrant, je restai quand même à Paris, et j'y vécus en prisonnier pendant la mauvaise saison. Ma mère, déjà bien caduque, bien affaiblie, ne quitta pas, pour ainsi dire, ma chambre.

Qu'on me permette de transcrire ici un très vieux dizain. Je ne relis jamais mes vers ; mais ceux-ci restent pour toujours gravés dans ma mémoire. Ils me rappellent des heures si douces, des heures de parfait bien-être, dans cette atmosphère de tendresse maternelle :

J'écris près de la lampe. Il fait bon. Rien ne bouge.  
Toute petite, en noir, dans le grand fauteuil rouge,  
Tranquille auprès du feu, ma vieille mère est là.  
Elle songe, sans doute au mal qui m'exila,  
Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans trop d'épouvante ;  
Car je suis sage et reste au logis, quand il vente.  
Et puis, se souvenant qu'en octobre la nuit  
Peut fraîchir, vivement et sans faire de bruit,  
Elle met une bûche au foyer plein de flammes.  
Ma mère, sois bénie entre toutes les femmes !

Tout à l'heure, je murmurais ces vers, en feuilletant le livre où ma mère m'a montré mes lettres, en y cherchant, en y baisant la trace de ses doigts. Cependant, que d'angoisses, que de chagrins je lui ai causés, à l'admirable femme ! Non qu'elle ait jamais pu douter une seule minute de mon respect et de mon amour, grand Dieu ! Mais on est jeune, on se rue dans la vie, poussé par l'âpre vent du désir, et l'on oublie qu'il y a, près du foyer de famille abandonné trop souvent, une pauvre vieille maman, - oh ! pleine d'indulgence infinie, qui ose à peine adresser à son grand fils un timide reproche, - mais qui s'alarme des dangers qu'il court, qui souffre de le voir perdre sa candeur et sa pureté, - et qui pleure !

Puisse cette page tomber sous les yeux d'un jeune homme et l'arrêter au bord d'une sérieuse défaillance !... S'il savait quelle amertume c'est pour l'âme, plus tard, sur le déclin de la vie, de songer qu'on n'a pas été un mauvais homme, qu'on n'a rien d'essentiel à se reprocher, et pourtant qu'on a fait pleurer sa mère !

Voilà plus de vingt ans que la mienne est morte, et j'avais tout de même le cœur d'un fils ; car ce jour-là, quelque chose de délicieux s'est éteint en moi, et, depuis lors, je ne me suis plus senti jeune.

Jamais je n'ai si souvent évoqué la mémoire de ma mère que pendant cette maladie et cette longue convalescence qui m'ont inspiré de si graves méditations. C'est en balbutiant, après tant d'années, les prières que ma mère m'apprit dans mon enfance, que mon âme a tenté de s'élever vers Dieu. C'est dans l'espérance de revoir ma mère que je veux croire à la vie éternelle. Oh ! comme je pensais à ma mère, le jour où, pour mériter cette récompense de la retrouver au Ciel, je me suis promis que le temps qui me reste à vivre serait rempli par des rêves plus purs et par des actions meilleures !

Jésus, qui a fait triompher sa Mère, auprès de Lui, dans son divin royaume, bénira la prière d'un fils et d'un chrétien.

Patrie mystique, séjour des Justes ! Glorieux foyer de lumière et d'amour ! On prétend que nos faibles intelligences ne peuvent concevoir l'étendue et la perfection des félicités que tu réserves aux élus ! Mais il me semble à moi, humble d'esprit, à moi, pauvre pécheur, que j'ai eu le pressentiment du Paradis, jadis, lorsque j'étais un petit enfant plein d'innocence et que je m'endormais, mes deux bras à ton cou, ô ma sainte mère !

François COPPÉE,  
*de l'Académie française.*